

PRÉFACE

Cet ouvrage n'est pas une simple biographie.

En évoquant une longue succession d'hommes et de femmes ayant en commun des valeurs morales, partageant les mêmes références religieuses et affirmant des convictions citoyennes identiques, l'auteur nous propose son regard sur une longue période de notre histoire locale car ce récit ne construit pas une saga hagiographique ou une épopée familiale de bourgeois industriels insérés dans le tissu social aisé du Millavois. Il nous permet de comprendre comment ces familles, Merle et Carrière, ont mis en harmonie leur conception sociale et politique avec leur pratique religieuse protestante.

Daniel Carrière, petit-fils d'Alfred Merle et fils de son gendre Jean Carrière, outre les références nombreuses aux archives publiques, a puisé dans les documents familiaux inédits, nous révélant, par nécessité argumentaire mais avec pudeur, jusqu'à l'intime de ses ascendants. Cette originalité devient richesse dans ce récit puisqu'elle dévoile des facettes de la personnalité, voire la conscience, rarement accessibles pour l'historien. Les lettres surtout nous éclairent, au-delà du factuel évoqué, sur le sens que les signataires donnaient à la vie, au travail, à l'implication dans la société de leur temps. Le lecteur découvrira que les actes sont en harmonie avec les mots : fidélité aux valeurs de la foi protestante, efforts constants pour renforcer le développement économique et engagement précoce au service d'un humanisme chrétien. C'est presque « naturellement » qu'Alfred Merle et Jean Carrière s'engagent dans la Résistance.

L'auteur, cependant, ne prétend pas faire la narration de cette lutte patriotique dans le Sud-Aveyron. Il met à notre disposition, à partir des faits et gestes familiaux évoqués, un exceptionnel matériau pour l'Histoire tant les éclairages successifs proposés sont pertinents. On comprend mieux, en effet, comment Alfred Merle et Jean Carrière, aux situations professionnelles bien assises, ont accepté progressivement les risques et les dangers d'une opposition à Vichy et d'une résistance à l'occupant. On cerne mieux les liens étroits entre résistants issus de la communauté protestante minoritaire non seulement à Millau ou Saint-Affrique mais aussi à Rodez. L'évocation des rapports avec le catholique Dutheil ou le communiste Bessière, eux aussi résistants millavois, ajoutent un supplément de vérité au récit. Comme, encore, la description des ambiguïtés, voire des paradoxes, acceptés par ces hommes hors du commun qui ne peuvent échapper momentanément à « une adaptation par contrainte » dans le domaine économique en travaillant pour le Reich. Mais si l'engagement dans la Résistance est plutôt ici une affaire d'hommes, on se doit de souligner la forte influence des épouses en parfaite communion avec leurs conjoints dans ce combat. Elles les comprennent, les soutiennent, acceptant même par avance toutes les conséquences tragiques qui pourraient en découler. Pour Alfred Merle, ce furent la torture et la mort dans les locaux de la Gestapo, à Rodez, en février 1944.

Cet ouvrage, écrit dans un style précis, s'appuyant sur de nombreux textes ou documents originaux, atteint les objectifs voulus par son auteur qui a su éviter les pièges toujours possibles de la filiation avec les personnages. Nul doute que ce récit contribuera à mieux faire connaître notre histoire locale des Années noires tout en rendant un hommage justifié à ces hommes de caractère qui ont livré, par conviction et avec courage, le combat pour notre liberté.

Henri Moizet
Historien

AVANT-PROPOS

Depuis mon enfance et tout au long de ma vie, j'ai cherché les traces de la mémoire familiale en portant une attention particulière aux documents, sous des formes diverses, qui avaient trait aux guerres que ma famille, comme hélas tant d'autres, a subies. Dans un premier temps, j'ai écrit à leur sujet quelques notes et transcrit divers manuscrits. L'ensemble a pris la forme de deux recueils visant à rendre compte pour mon proche entourage des racines de plusieurs de nos ascendants et de leur parcours dans la seconde moitié du XIX^e siècle et au XX^e siècle, principalement au regard des deux derniers conflits mondiaux. C'est alors que deux idées fortes se sont imposées. Les hommes et les femmes concernés par cette histoire, chacun à leur manière et comme d'autres sans doute, avaient marqué profondément l'évolution de leurs familles par leurs attitudes et leurs comportements au cours de ces deux guerres. Les meurtrissures et les destructions commises dans la tourmente de ces conflits, ainsi que la recherche de la paix et de la justice, avaient révélé pour chacun la vraie nature de leurs caractères et marqué ceux qui les entouraient de leur empreinte. Dès lors, j'ai eu pour but de mettre en valeur les témoignages de leurs engagements en donnant une forme à la transmission de cet héritage. C'est ainsi qu'est né le premier livre sur Emile Carrière, mon grand-père paternel¹.

Aujourd'hui, en présentant des récits et des documents sur Alfred Merle – mon grand-père maternel – et Jean Carrière – mon père – je poursuis non seulement l'œuvre entreprise, mais je tente d'éclaircir mes

¹ Émile Carrière, *Un professeur dans les tranchées, 1914-1916*. Carnets et correspondances, édités et présentés par Daniel Carrière, Collection Graveurs de mémoire, Éditions L'Harmattan, Paris, 2006.

interrogations. Par fragments souvent disparates, j'ai essayé de reconstituer quelques étapes de leurs vies, m'efforçant de découvrir leurs convictions et les raisons de leurs actes.

En mettant mes pas dans ceux de mon grand-père, j'ai d'abord répondu à ma propre attente, cherchant à combler mes incompréhensions et certaines lacunes de la transmission familiale. Mais au fur et à mesure que j'avancais, je me suis rendu compte que je n'étais pas le seul à me poser des questions et que l'absence ou les insuffisances de certaines traces laissées par Alfred Merle et sa famille faisaient cruellement défaut. J'ai donc tenté tout au long de cette recherche de combler un vide pour la descendance d'Alfred et de Jean, mais aussi pour la collectivité, laissées l'une et l'autre orphelines après la disparition brutale de mon grand-père.

En révélant aussi fidèlement que je l'ai pu l'itinéraire d'Alfred Merle, qui a influencé une grande part de mon existence ainsi que celle de mes proches, vivants ou disparus, je sais que j'enfreins la règle d'effacement silencieuse que s'était imposée la famille pour respecter son caractère et sa discrétion. Si je le fais, c'est avec la ferme conviction qu'il n'aurait pu lui-même s'abstenir de témoigner pour dénoncer les nombreuses dérives qui ont marqué et marquent encore l'après-guerre et pour manifester ainsi son aversion pour toutes les formes de fascisme et d'atteinte aux droits ou à la dignité de l'homme. Quant à mon père, dont je n'ai pas toujours partagé les évolutions politiques et religieuses, j'ai eu plus d'une fois l'occasion d'en débattre avec lui, pour nous retrouver bien souvent sur les valeurs essentielles de tolérance et de justice qui nous étaient communes. Ce faisant, je n'ai eu d'autre but que d'apporter une contribution à l'histoire de ces hommes dont les actes exemplaires ont une portée universelle qui nous invite à transcender nos différences idéologiques, philosophiques ou religieuses.

En avançant dans ma recherche, j'ai mesuré à quel point le rôle des femmes de la famille avait été essentiel dans les actions souvent risquées menées par mon grand-père et mon père. J'ai surtout compris que, dans bien des circonstances, nous leur étions redevables d'avoir su donner sens aux combats menés par leurs compagnons, en privilégiant l'amour et la paix dans l'adversité. C'est pourquoi je ne pouvais moins faire, chaque fois que c'était possible, que de présenter certains contextes ou événements autrement qu'à partir de leurs regards de mère, d'épouse ou de fille. De plus, je me suis attaché autant que je l'ai pu à respecter la discrétion qui les caractérisait.

AVANT-PROPOS

C'est autour de trois générations principalement marquées par les fortes personnalités de Marie Bianquis, d'Alfred Merle et de Jean Carrière que j'ai pu examiner ce qu'avaient été leurs rapports à la guerre et à la violence, ou leur comportement face au danger. Je n'ai pas voulu gommer les contradictions ou les inflexions que celles-ci avaient eues dans leurs relations avec l'environnement politique ou religieux. Je me suis seulement permis d'alléger les propos faisant excessivement référence à la religion ou à la morale pour les rendre plus accessibles à nos contemporains. Il m'est apparu pourtant qu'il me fallait assumer pleinement le fait que ma famille appartenait à la bourgeoisie protestante et qu'elle était comme d'autres tiraillée par des courants de pensée, parfois opposés tant sur les plans idéologiques que spirituels.

En redonnant vie à ces traces, en tentant de leur donner cohérence et sens, j'ai conscience que chaque lecteur n'aura pas un égal intérêt de bout en bout à cet ouvrage. Certaines parties ont en effet un côté presque intime, alors que d'autres ont valeur de représentation d'une société ou d'une époque. J'espère cependant que chacun saura trouver les raisons pour lesquelles j'ai voulu mener à terme cette recherche, malgré ses imperfections. Merci à toutes les personnes connues ou inconnues qui ont su préserver des bribes de mémoire rappelant ce que furent l'homme et le résistant Alfred Merle ainsi que son gendre. Parmi eux, je tiens à saluer les travaux accomplis par les historiens et archivistes qui ont travaillé sur cette époque en rendant compte avec respect et objectivité des qualités d'industriels, de citoyens et de patriotes de mes ascendants. Grâce à eux et aux innombrables témoignages d'estime manifestés par la ferveur populaire milavoise, j'ai été encouragé à élaborer cette monographie.

Merci donc à toutes celles et ceux qui ont participé et participent encore aujourd'hui par des actes souvent anonymes à la manifestation de reconnaissance envers mon grand-père et mon père. Par leur expression, même discrète, ils soulignent que le combat et le sacrifice des hommes et des femmes pour la liberté, la paix et la justice, ne sont jamais vains. En témoignage de reconnaissance, je compte faire dans les prochains mois, avec l'accord de mes frères et sœurs, un versement au service public des archives du fonds familial sur lequel j'ai fondé ma démarche, en espérant que ce patrimoine soit utile à d'autres travaux de recherches.

Daniel Carrière, avril 2010

SUR LES PAS D'ALFRED MERLE ET DE JEAN CARRIÈRE

Cette restitution n'a été possible que grâce aux encouragements et aux soutiens de mon épouse, de mes sœurs et de mes frères ainsi que de leurs conjoints, plus particulièrement de Lénio et Robert Séguier, mais aussi d'Henri Moizet, d'Annik Gentner, de Martine Derain et d'Hervé Trotin, qui ont bien voulu m'apporter leurs conseils et leur aide pour corriger cet ouvrage. Ma reconnaissance va aussi à Madeleine et Bernard Felix qui m'ont accueilli lors de mes recherches documentaires à Le Blanc. Qu'ils en soient tous chaleureusement remerciés.

CHAPITRE 1

TÉMOINS SILENCIEUX DE L'HISTOIRE

Quand j'étais enfant.

Lorsque la guerre de 39-45 éclate, je n'avais pas encore quatre ans. Les empreintes des premiers pas de mon enfance n'ont pas encore été toutes effacées par le temps et les bousculades de la vie. Je garde précieusement ces images, même estompées et sans continuité apparente, comme des repères pour remonter les ressorts de l'existence. Mises bout à bout, elles permettront peut-être un jour de comprendre ou du moins d'expliquer l'itinéraire que j'ai parcouru.

Nous habitons Millau, en Aveyron, dans une maison bourgeoise, avenue Gambetta. Mes parents, Jean et Jeanne Carrière, s'y étaient installés en 1935 au temps de ma naissance. C'était une bâtisse de deux étages dont la façade donnait sur une avenue bordée de platanes. À l'abri des regards de la rue, une grande terrasse prolongeait l'intimité de notre demeure. Le jardin, en contrebas de l'avenue, était l'espace naturel de nos jeux. La belle saison venue, deux cerisiers entremêlaient fleurs, feuilles et fruits à ceux de trois pruniers et de deux poiriers. Un tilleul couvrait de ses longues branches un poulailler. Un laurier sauce et des lilas apportaient des touches de couleurs et de senteurs dans les recoins. Au centre, le jardin potager, selon les saisons, résistait à l'invasion de l'herbe folle. Un sycomore ombrageait la terrasse où s'entrelaçaient lierres et ampélopsis.

Mes premiers souvenirs remontent au départ de mon père pour la guerre, suivi d'un temps que je ne savais encore mesurer, de son retour et de l'arrivée de réfugiés. Ces derniers venaient du Nord de la France amenant avec eux des montagnes de valises et d'objets hétéroclites.

Notre maison, en cet été 1940, donnait lieu à de nombreuses allées et venues, parmi lesquelles celles de cousins venus de Rouen. De cette époque, je garde le sentiment d'un formidable désordre.

Noël 1941 est l'un de mes premiers souvenirs heureux. Nous étions chez mes grands-parents maternels, Alfred et Yvonne Merle. Dans leur grande maison, construite au début du siècle par un arrière grand-père aux idées fastueuses, toute la famille était réunie. Mes deux cousines Nicole et Annik, mon cousin Philippe, mes oncles Jean, Michel et Bernard et mes tantes Geneviève et Toinon étaient là. Dans le grand salon, le sapin illuminé de guirlandes et de bougies s'élevait jusqu'au plafond. Des dizaines de petites flammes venaient parfois roussir les épines des branches en embaumant la pièce de senteur de pin brûlé. Les rondes et les chants préparaient joyeusement la distribution des cadeaux. Le Père Noël était là tout de rouge et de blanc vêtu. Ma tante Toinon – je le sus plus tard – avait pris son costume et sa hotte. Quelle joie ! De ce jour, j'ai encore la vision de mes parents et grands-parents heureux. Je vois encore le sourire de ceux que nous appelions « bon-papa et bonne-maman Merle ».

Je me souviens de mon entrée à l'école maternelle Eugène Celles, qui faisait face à l'école des grands où j'apercevais mon oncle Bernard, de six ans mon aîné. Un sentiment d'infériorité dû à la faiblesse de ma constitution physique pesait sur moi. Je boitais du fait d'une paralysie infantine, plus tard appelée poliomyélite, que j'avais eue à deux ans. Inconscients des conséquences de leurs mots, mes petits camarades m'appelaient « le canard boiteux ». Ceci me rendit bien souvent triste et révolté !

Notre père, une fois démobilisé, partageait son temps entre l'usine de gants dont il nous ramenait les odeurs, et des activités ou des voyages dont je ne comprenais pas toujours les raisons.

Un matin de 1942, nous fûmes réveillés par un bruit inhabituel. Des moteurs de toutes sortes... c'était l'entrée des Allemands à Mil-lau. Ce jour-là, mon père m'accompagna à l'école en tenant son vélo d'une main et de l'autre, le petit garçon que j'étais. J'écarquillais les yeux quand mon père me fit une remarque, dont je ne me souviens plus exactement, mais qui me laissa le sentiment que ces gens en uniforme n'étaient pas nos amis.

Nous, les enfants de mon âge, ne comprenions pas, au début, ce que signifiait l'occupation de cette armée aux accents martiaux et rauques. C'étaient les problèmes alimentaires surtout, ou les aléas scolaires, qui

nous touchaient quotidiennement. Notre faim était exacerbée et tout était prétexte à convoitise. Des montagnes de pommes de terre destinées aux Allemands étaient un temps stockées, à notre portée sous le préau de notre école, alors que nous en manquions. La viande était rare et la tête de mouton ou les tripes, assez peu ragoûtantes, apparurent à notre menu, accompagnant les rutabagas et les topinambours. La soupe composait souvent notre petit-déjeuner à défaut de pain et de beurre. Plus tard, notre école tout entière fut transformée en caserne, comme d'autres. Élèves et maîtres durent déménager d'une usine de gants à l'autre, où, pour la circonstance, quelques locaux furent transformés en classes. Comme pour nous narguer, les popotes de l'armée d'occupation se trouvaient sur nos lieux de passages et notre envie atteignait son comble devant les marmites de pommes de terre sautées ruisselantes d'huile ou les poubelles contenant des pelures d'oranges, oranges que nous n'avions pratiquement jamais connues. Dans nos classes apparurent les distributions de verres de lait et de biscuits vitaminés, qui coupaient si peu notre faim. Nous étions souvent invités par nos instituteurs à chanter et à manifester à la gloire du maréchal Pétain.

Nous étions trop jeunes pour comprendre les raisons de cette situation, que nous subissions à l'abri de nos parents. Ces derniers cherchaient à nous protéger de la réalité et s'ingéniaient à nous faire vivre une vie normale. Ils souffraient certainement, dans leur révolte silencieuse, parce qu'ils avaient connu la paix et savaient déjà ce qu'était la guerre. Dans ce grand chambardement, il fallait que nos parents fassent appel à toutes leurs capacités d'invention, notamment en matière culinaire, vestimentaire et affective, pour adoucir le sort de leurs enfants.

Le jardin était notre providence en ces temps de disette. Comme les grands, j'essayais de faire pousser des légumes. Nous devions participer à la corvée de ramassage des doryphores dans le carré de pommes de terre. On paillait pour l'hiver des carottes et, près d'un arbre, on cachait dans la terre une boîte en fer-blanc que j'étais censé ignorer². Le poulailler était une aubaine et des œufs nous faisions des conserves dans du lait de chaux. Nous jouions dans la tranchée au fond du jardin, où l'on avait creusé un abri nous protégeant des bombardements.

Le tandem de nos parents était souvent le véhicule de nos promenades et de nos vacances. En 1941, les vacances se passèrent à

² Je sus plus tard que mon père y cachait en particulier son revolver d'officier.

Ruynes-en-Margeride, petit village où, au milieu des champs récemment moissonnés, nous gobions des œufs. En juin 1942, attendant la naissance de notre petit frère, ma sœur cadette et moi, accompagnés de notre grand-mère, sommes allés en train à Sanary-sur-Mer. Tante Madeleine et Oncle Frédéric, un grand-oncle ancien missionnaire, nous accueillirent dans une maison au milieu d'oliviers, de figuiers et d'une pinède mystérieuse. En même temps que les moustiques, nous découvriions les joies de la mer, mais aussi le chaos laissé dans la rade de Toulon après le sabordage de la flotte³.

De temps en temps, nous allions à Montpellier pour rendre visite à nos grands-parents paternels, Emile et Renée. Ils habitaient la Villa La Tour. C'était aussi l'occasion de voir nos cousines. Nous découvriions le tram, le cinéma. Mon grand-père me faisait voir le laboratoire où il travaillait et parfois me donnait une pièce pour me récompenser. Ma grand-mère nous offrait quelques friandises qu'elle cachait dans des boîtes qu'elle avait décorées. Nos séjours étaient courts, mais c'était toujours la joie du dépaysement.

L'été 1943, nous découvriimes pour la première fois, ma sœur et moi, l'aventure collective d'une colonie de vacances à Cassagnes-Bégonhès avec le pasteur Ildebert Exbrayat⁴, ami de nos parents. La séparation d'avec eux fut en partie compensée par une nourriture abondante et la vie en plein air avec grands et petits. Plus tard, c'est avec le camion gazogène⁵ de l'usine où travaillait mon père que nous allions en famille, à La Clau, à trente kilomètres de Millau. Nous logions dans une maison auberge. Des asticots tombaient du plafond de bois de nos chambres, parce que dans la pièce du dessus, séchaient des peaux de mouton... Nous mangions à satiété, c'était l'essentiel !

Chaque soir après le dîner, nous avions avec mes parents un moment de prière et de chants. Ensuite, notre père écoutait la radio pour saisir en sourdine la BBC, l'indicatif et les messages m'étaient devenus habituels bien qu'étranges. À la nuit tombée, de plus en plus d'inconnus vinrent rencontrer notre père. Nous étions tenus, bien

³ Jean reçut une lettre de Toulon, le 13 janvier 1943, d'un de ses camarades de jeunesse, Jean Acquier, lieutenant de vaisseau, qui décrivait les conditions de ce sabordage auquel il avait participé.

⁴ Exbrayat Ildebert, *Résistance en Aveyron. Une histoire vraie, 1938-1949*. Edité par l'auteur, 1992.

⁵ Ce système fut utilisé pendant l'occupation pour pallier le manque de carburant.

TÉMOINS SILENCIEUX DE L'HISTOIRE

entendu, dans l'ignorance des raisons de ces rencontres. Il s'agissait pour moi d'amis qui s'occupaient de jeunesse, d'évangélisation ou de défense passive.

Ma surprise fut grande, lorsqu'en 1942, des policiers en civil se présentèrent pour perquisitionner la maison et emmener mon père et ma mère, qui avaient seulement eu le droit de téléphoner à des amis, les Guin, pour venir nous garder. La police de Vichy les arrêta et les relâcha dans la nuit. Ils étaient soupçonnés de diffuser des journaux clandestins. Au même moment, notre grand-père subissait le même sort et il était mis en résidence surveillée à Villefranche-de-Rouergue.

À cette époque, ou un peu plus tard, mes parents accueillirent deux jeunes réfugiés d'origine israéliite. J'aimais beaucoup Rolf. Je n'ai jamais su quand et comment ils étaient venus chez nous.

Jusqu'en 1944, ma vie d'enfant se déroula sans histoire. Nous étions insouciants des choses de la guerre. Nous avions souvent faim, mais je me souviens encore des joies que nous procuraient les visites gourmandes dans des fermes du Lévézou, avec Louise, la femme de ménage de mes parents. De la soupe au lard, du pain blanc et du jambon... quel festin ! J'appris à chaparder pour manger. Un jour, je dérobais une boîte de lait condensé que ma mère gardait précieusement pour l'alimentation des petits. Un autre jour, je me fis prendre par un soldat allemand alors que je volais à pleines mains une poignée de pommes de terre rissolées dans une roulante auprès de laquelle je passais. Je sentais bien que mes parents étaient souvent préoccupés mais nous grandissions au milieu de notre univers d'enfants, sans bien mesurer les angoisses qu'ils vivaient.

Alors que je n'avais pas encore huit ans, je fus le témoin bien involontaire de ce moment tant redouté pour les « combattants de la liberté » qui risquaient à cette époque leurs vies et celles de leurs familles.

C'était un dimanche. Toute la famille avait l'habitude, ce jour-là, de déjeuner chez nos grands-parents maternels. C'était une tradition bien établie : quitter notre maison de l'avenue Gambetta pour aller les uns après les autres aux services religieux protestants puis dans la maison grand paternelle de l'avenue de la République. Cette visite était toujours pleine d'attraits. Notre grand-mère s'ingéniait à nous gâter malgré les pénuries. La maison était vaste et j'étais assuré de pouvoir jouer sans retenue entre la cave et le grenier, faisant ici ou là

quelques bêtises, ponctuées parfois par les gifles paternelles ou grand-paternelles.

Ce jour-là, au milieu de la matinée, je revins seul du Temple, après l'École du Dimanche, vers la maison de mes grands-parents. Le pâle soleil de février n'arrivait pas à réchauffer l'hiver. J'entrai par le portail du jardin où deux grands sapins presque centenaires formaient une oasis de verdure et de beauté, au milieu d'arbres dénudés. La maison majestueuse s'ouvrait sur un perron où les rosiers grimpants préparaient la sève d'un printemps à venir. Une porte décorée de vitrail donnait accès à la grande entrée. Au sol, une mosaïque aux couleurs multiples. Des frises étaient peintes en trompe-l'œil sur les murs couleur saumon, représentant des feuilles et des branches. À droite, à côté de la cuisine, un fauteuil d'osier et un bahut ancien. Cinq portes aux dimensions impressionnantes donnaient sur autant de pièces.

Il fait froid. J'entre dans la pièce de gauche qui fait face à celle de la cuisine. Le « petit salon » qui jouxte la salle à manger est à cette époque la seule pièce toujours chauffée. Un poêle à sciure répand une douce chaleur. Dessus, une marmite : la daube du dimanche mijote. Les meubles sont hétéroclites. Une porte-fenêtre donne sur la terrasse, une grande ouverture sur les massifs des causses et plus particulièrement la Pouch d'Agast, sommet qui domine Millau. Au mur, des photos de famille et des tableaux représentant des paysages de la région, quelques fauteuils pour les visiteurs, sur un tapis usé aux couleurs passées. Au plafond, un lustre rococo formé de trois torches dorées nouées en bouquet. Dans le coin le plus éclairé de la pièce, un secrétaire, recouvert de papiers et de photographies encadrées, sur lequel mon grand-père écrit, comme tous les dimanches matin.

À mon entrée, il lève la tête et tourne vers moi son regard empreint tout à la fois de sévérité et d'une grande bonté. Je vais l'embrasser. Comme d'habitude, il s'inquiète de mon travail à l'école. Puis se remet à écrire. De toute façon, il m'impressionnait, son visage sec et ses cheveux blancs me fascinaient ainsi que son doigt raide qui l'obligeait à tenir son stylo d'une étrange façon. Je sens bien qu'il ne faut pas que je le dérange. Aussi, pour passer le temps, je me mets à côté du poêle pour me réchauffer les mains. Je suis là, dans le silence, tout près de cet homme que j'aimais beaucoup, même s'il me faisait un petit peu peur.

Peu de temps après mon arrivée, on sonne à la porte. Comme j'en avais coutume, je me précipite pour ouvrir la porte monumentale donnant sur l'avenue. Un monsieur demande mon grand-père. Il porte un vêtement de cuir et il est venu en motocyclette. Mon grand-père vient à sa rencontre, le salue et me demande de les laisser tous deux seuls pour un petit moment. Plus tard, je sus que cet homme était un agent de liaison de la Résistance qui apportait un message d'un des chefs de la Résistance de la région⁶. Quelques minutes plus tard, ce monsieur repart et je retrouve ma place auprès du poêle. Ce fut de courte durée.

Un nouveau coup de sonnette : je me précipite à nouveau pour ouvrir. Sur le pas de la porte, trois hommes, peut-être quatre, vêtus de gabardines sombres et de chapeaux mous. L'un d'eux demande « Monsieur Merle » avec un accent qui ne fait aucun doute pour l'enfant que je suis. Ce sont des Allemands et je comprends très vite qu'il se passe quelque chose de grave. Je n'ai pas le temps d'aller vers mon grand-père. Il est là, juste derrière moi, impassible, et dit d'une voix claire : « Monsieur Merle, c'est moi ». Les visiteurs demandent à voir son bureau. Ils vont dans le petit salon, fermant brutalement la porte devant moi. Je reste seul dans l'entrée un bref instant.

Heureusement, Louise arrive par le jardin. C'est notre femme de ménage qui amène, directement de l'avenue Gambetta et comme tous les dimanches, mon petit frère Roland, alors âgé d'un an et demi. Je lui dis ce qui se passe. Elle comprend très vite. Au même moment, dans une toux en forme de râle bruyant, mon grand-père a laissé entendre le mot « Rolf » comme pour prévenir d'un danger⁷. Est-ce cette alerte ou le pressentiment d'une situation anormale qui accélère les mouvements de Louise ? Peut-être l'a-t-on aperçue entrant dans la maison ? Avec calme, elle enlève le manteau de mon petit frère et

⁶ En fait, il s'agissait d'un message de Léon Freychet, chef départemental de l'Armée secrète, ainsi que celui-ci l'écrira, le 14 juin 1945, dans une lettre à Jean Carrière : « Il (Alfred Merle) est mort en Français, entre les mains de ses bourreaux, pour n'avoir pas voulu trahir son idéal et ses amis, et vous savez, mon cher Carrière, quelle dette de reconnaissance j'ai contractée envers votre beau-père qui refusa, sous les tortures qui devaient entraîner sa mort, de découvrir l'auteur des documents que je venais de lui faire parvenir. »

⁷ Depuis que mes parents avaient hébergé quelque temps auparavant deux jeunes israélites, dont l'un s'appelait Rolf, ce diminutif était souvent donné à mon frère Roland.

profitant de l'absence d'Allemand dans le hall, me fait comprendre qu'elle est pressée, me charge de Roland dans les bras et disparaît par où elle était venue.

Je suis assis sur le fauteuil d'osier, mon petit frère sur les genoux. Il ne comprend pas ce qui se passe et je suis bien en peine de le lui expliquer. J'ai peur. Une peur amplifiée par les bruits et les voix qui parviennent du bureau de mon grand-père. Les voix sont dures et rauques. J'imagine un vrai chambardement dans les pièces, qui sont une à une visitées. Il me semble que l'on déplace des objets avec violence. Un cognement contre le poêle, j'en viens à imaginer que les Allemands emportent la marmite qui mijote... Le temps me paraît horriblement long. Le froid et la peur me font trembler. Brusquement, la porte du petit salon s'ouvre, me laissant entrevoir un instant mon grand-père immobile dans un fauteuil. Un Allemand s'approche de moi et d'une voix gutturale me demande : « La dame, où est-elle ? » Je lui réponds qu'elle est partie. Il semble surpris, regarde par la porte-fenêtre, puis se tournant vers moi, me demande de lui dire où se trouvent les vêtements de mon grand-père. Cet homme me fait peur et je réponds que je ne sais pas. Roland se met à pleurer et s'agite. Je ne sais comment le consoler. Je tremble. Depuis combien de temps, tout cela dure-t-il ? Des heures peut-être ? Mes parents et ma grand-mère n'arriveront-ils donc jamais ?

L'osier du fauteuil mord mes jambes nues, mais je n'ose bouger. Roland se mouille mais que faire ? Je me mords la langue pour ne pas hurler. Je saigne et me mets à pleurer en silence. Il faut que je tienne. La porte s'ouvre à nouveau. Mon grand-père, encadré par deux Allemands, monte au premier étage. Ils en redescendent peu de temps après. Il a dans ses bras quelques affaires et un sac de couchage. Il met son manteau marron chiné et avant de se diriger vers le portail vient vers moi pour prendre une paire de moufles fourrées sur le bahut ancien, à deux pas du fauteuil d'osier. Il tourne la tête vers moi. Son visage est calme et confiant, et dans un sourire inoubliable, il me fait un signe d'apaisement des yeux. Plus tard, je sus que c'étaient des agents de la Gestapo. Le signe qu'il m'adressa ce jour-là devait être le dernier adieu aux siens.

J'entends claquer le portail, puis une voiture – peut-être deux – qui démarrent. Je suis effrayé, persuadé que dans la maison il reste encore un ou deux hommes. Je n'ose bouger et berce mon petit frère comme pour me rassurer. Enfin, j'entends la clochette du portail du

jardin. Je me précipite dehors avec Roland. Ma mère, ma grand-mère et mes deux sœurs sont là. Je pleure et je tremble, angoissé à la perspective de rentrer dans la maison. Au moment où ma mère et ma grand-mère me réconfortaient, comment pouvais-je imaginer l'angoisse qui était la leur ? Après son départ précipité, Louise était allée vers le Temple pour prévenir mes parents. En chemin, elle avait rencontré ma grand-mère à qui elle avait expliqué que les Allemands étaient à la maison. Ainsi mes parents furent prévenus au Temple par ma grand-mère. Je compris que mon père, pour échapper aux Allemands, s'était enfui.

On me consola et on me rassura. Dans l'après-midi, nous allâmes nous promener dans le grand jardin public, non loin de la maison de mes grands-parents. J'avais conscience d'avoir vécu quelque chose d'important, sans toutefois en cerner toute la gravité. Dès le lendemain, je racontais cet événement extraordinaire à mes petits camarades. Insouciant du danger, deux jours plus tard, je décrivais la scène avec force détails chez le coiffeur où nous avions coutume d'aller. Emporté par mon récit, j'expliquais que mon père avait échappé aux Allemands. Ma mère, avertie par une de nos amies qui se trouvait à côté dans le salon des dames, devait le soir venu, me sermonner et m'expliquer qu'il ne fallait plus parler de tout cela. Quelques jours plus tard, j'apprenais que mon grand-père était mort à Rodez. À l'âge de soixante ans, il disparaissait, assassiné par la Gestapo. Ces jours sont à jamais gravés dans ma mémoire et c'est probablement pourquoi toute ma vie, je n'ai eu de cesse de comprendre qui était mon grand-père et les raisons de son sacrifice. Comme si j'avais le devoir de transmettre son dernier adieu à ceux qu'il aimait.

Interroger la mémoire familiale pour comprendre.

Pour répondre à mes interrogations et faciliter la compréhension de l'histoire d'Alfred et de Jean pendant la Résistance, il m'est apparu nécessaire de faire la chronologie de leur engagement, sans omettre d'en dégager à grands traits le contexte, et de décrire leur caractère et leur personnalité. Chacun de ces traits correspond à un chapitre du livre, pour permettre au lecteur d'approfondir sa connaissance en considération de ses centres d'intérêt.

Des figures marquées par l'héritage vaudois et cévenol.

Enfant, j'avais très vite compris que ma famille appartenait à un monde dont les ancêtres de différentes origines géographiques et sociales étaient unis par une même communauté de pensée. En grandissant, je découvris peu à peu les patronymes et les lieux de naissance de ceux qui m'entouraient. Par bribes, je pris conscience que les différentes branches de ma famille étaient reliées à un tronc de valeurs ancestrales communes, puisées au plus profond des Cévennes françaises et du Piémont italien. Ainsi, le creuset familial avait donné lieu à une fusion de plusieurs courants spirituels et modes d'existence. Les mouvements initiés par Pierre Valdo au XIII^e siècle et par Martin Luther ou Jean Calvin avec la Réforme au XVI^e siècle constituaient leurs premières références. De ce croisement des cultures au cœur des vallées cévenoles et vaudoises, les familles Bianquis, Merle et Carrière en avaient assurément tiré la substance tout en conservant la mémoire et l'exemplarité de ces peuples rebelles. Dans ces conditions, comment ne pas être imprégné de « l'hérésie des pauvres » du mouvement vaudois, et de l'esprit de contestation des pouvoirs qui avait présidé à la Réforme⁸ ?

Très jeune, je fus impressionné par l'attachement primordial de notre famille au protestantisme et à sa pratique. Plus tard, j'en mesurais la portée par la filiation de pasteurs auxquels elle avait donné naissance ou par les innombrables références bibliques qui émaillaient les correspondances de ses membres.

Dans une monographie portant sur plus de deux siècles d'histoire, Marie Bianquis, fille et épouse de pasteurs et mère d'Alfred, nous a laissé des travaux généalogiques et des fragments de mémoires, qui par leur qualité ont donné un éclairage particulier aux appartenances religieuses de la famille et à leur contexte. Par des transcriptions de lettres ou des récits plus personnels, elle a constitué pour sa descendance la trame de l'histoire familiale dans laquelle, par exemple, elle se met en scène avec les siens en 1870 durant le siège de Rouen occupé par les Prussiens alors qu'elle n'a que seize ans. À défaut d'avoir retrouvé des traces équivalentes sur les ascendants de Gaston Merle, le père d'Alfred, et comme pour souligner l'importance que prenait pour la

⁸ Bernard Félix, *L'hérésie des pauvres. Vie et rayonnement de Pierre Valdo*. Édition Labor et Fides, 2002.

famille l'héritage religieux, seule a été transmise une collection de sermons qu'il a prononcés au cours de son ministère de pasteur...

C'est pourquoi il était indispensable de découvrir au chapitre 2 **Les racines de la famille Merle**, éclairant comment Alfred et plus tard ses descendants, avaient pu assumer cet héritage sans pour autant en devenir prisonnier. À cet égard, la lettre qu'écrivit Alfred le 22 mai 1932 à ses filles donne le ton :

« Demain nous allons à une réunion en plein air, près de Pranles où l'on célèbre le bicentenaire de la mort de Pierre Durand, le frère de Marie Durand de la Tour de Constance⁹. Nous nous retrouverons ainsi dans notre vieux milieu cévenol, milieu dont certes je connais et reconnais les défauts, manque de gaieté, étroitesse d'esprit, mais milieu ayant des qualités de sérieux, de travail, d'honnêteté chères à nos cœurs. Quoi que nous fassions, et quoique nous ayons évolué, c'est de cette souche que nous sommes sortis, c'est une empreinte trop forte pour qu'on n'y échappe jamais. Dans ce temple mal construit, dont les bancs sont fabriqués comme à dessein inconfortables, peut-être pour empêcher de dormir, il y avait une spiritualité, et grâce au pasteur plus d'arts et plus de foi que dans les plus somptueuses cathédrales... Et quelles belles têtes de femmes et surtout d'hommes ! Ce temple est conçu de la façon bizarre suivante, un couloir pas très large, ou la chaire est placée au milieu de sorte que le pasteur s'il regarde droit devant lui prêche à un mur, et la moitié gauche de l'assemblée fait face à la droite. Que de distraction pour les auditeurs ! Cela m'a permis tout en écoutant le sermon de contempler ces hommes des Cévennes, jeunes et vieux, il y en avait beaucoup. Figures souvent austères, c'est un défaut de notre race, mais traits nets, méplats accusés, regards francs ; ces hommes savent travailler, savent vouloir, du bon sens, un peu d'avarice et d'amour des biens de ce monde ; mais des caractères... »

Une personnalité atypique s'installe à Millau.

Ce n'est certainement pas par hasard qu'Alfred s'est installé à Millau, après avoir fait ses études à Nîmes et alors qu'il venait d'être admissible au concours de l'École Polytechnique. C'est probablement l'opportunité de pouvoir y trouver rapidement une situation notamment auprès de l'industriel protestant Jean Buscarlet, mais aussi parce que la famille du pasteur Gaston Merle, son père, avait laissé quelques souvenirs parmi ses paroissiens millavois quelques années auparavant.

⁹ Tour-prison d'Aigues-Mortes où des femmes refusant d'abjurer leur foi protestante étaient enfermées au XVIII^e siècle. Marie Durand, l'une des plus célèbres prisonnières, y vécut 38 ans.

Faisant fi de son niveau intellectuel, c'est avec détermination et une certaine humilité qu'il entra à vingt et un ans et par la petite porte comme commissionnaire dans l'usine Buscarlet. Cette introduction dans la vie millavoise ne ressemblait pas aux approches coutumières. Il y fut certainement aidé par les liens qu'avait déjà tissés sa mère Marie Merle, née Bianquis, avec Berthe et Yvonne Guibert¹⁰ au cours d'actions paroissiales en direction des femmes.

Il accentua le trait volontariste de son caractère lorsque la guerre de 14-18 éclata. Au lieu de se réfugier derrière le fait qu'il avait été réformé du service militaire, il n'hésita pas à s'engager, considérant qu'il devait partager le sort de tous les appelés, qu'il devait en assumer toutes les conséquences, et durant toute la guerre.

Dans sa vie professionnelle, comme il le dit à plusieurs reprises, il agit avec beaucoup de pragmatisme et met souvent « la main à la pâte » dans l'usine millavoise, mais aussi à Grenoble et Bédarieux. À plusieurs moments de sa carrière, on perçoit à la fois un engagement total dans l'entreprise au côté du propriétaire Jean Buscarlet, et une grande compréhension, un grand sens de la justice, en direction de ses collaborateurs, indépendamment de leur statut.

Son implication exigeante dans l'organisation patronale millavoise est souvent sujette à critique tant de la part de ses pairs que des travailleurs, mais le place presque toujours en situation d'arbitre. Pressentant les effets de la crise des années trente, il cherche par tous les moyens à trouver pour l'entreprise de nouveaux marchés en France et à l'étranger. Très rapidement, Alfred perçoit que le monde court vers de graves problèmes au vu de la crise économique et de la montée générale du chômage. Il n'hésite pas à suspecter et dénoncer les alliances conclues à l'initiative de l'Allemagne et de ses partisans. Enfin, il se montre sévère en direction des pacifistes qui prônent la réconciliation et le désarmement, pacifistes qui se trouvent parfois au sein de sa propre famille...

¹⁰ À Millau, il y avait à cette époque quatre familles Guibert, toutes protestantes, sans aucune parenté (sauf exception). Dans le cas présent, il s'agit des Guibert-Lassale issus de Léon Guibert dont les trois enfants étaient : Edmond Guibert marié à Berthe Lauret dont Yvonne, la fille unique, épousa Alfred Merle ; Alfred Guibert qui n'eut pas d'enfant et qui donna son nom à la rue et Paul Guibert qui épousa Anna Gaillard, sans enfant et qui fut maire de Millau de 1914 à 1918. Nous reviendrons sur les autres familles au fur et à mesure que des membres de celles-ci seront cités. Ces informations m'ont été données par Bernard Merle.

Très attentifs à sa femme et à leurs enfants, ils sont cruellement touchés par le suicide de leur fils Jacques. Déjà assez peu portés à participer à la vie mondaine millavoise, ils la limitent à sa plus simple expression pour seulement se laisser parfois séduire par la musique, le théâtre ou des conférences portant sur des sujets de société. Alfred et Yvonne reportent toute leur affection sur leurs autres enfants et plus tard sur leurs conjoints. Nous leur sommes redevables des liens entretenus par la correspondance, notamment lorsque leurs deux filles aînées quittent la maison familiale pour mener leurs études à Paris. C'est grâce à elles que nous avons une mémoire écrite familiale des années 1930.

Aussi le parti pris du chapitre 3, **La famille Merle à Millau**, est d'intéresser d'abord les lecteurs qui ont connu la famille Merle, en leur permettant de la suivre dans le quotidien des relations entre les parents et leurs enfants, mais aussi avec celles de leur entourage familial, amical ou professionnel. En outre, ce chapitre intéressera ceux qui souhaitent connaître le rapport qu'Alfred Merle eut à la politique économique et sociale locale ou nationale dans le contexte des grands enjeux internationaux qui se jouaient entre les deux guerres.

Quand mariage, crise et guerre s'entrecroisent.

Jean et Jeanne Carrière n'avaient certainement pas prévu lors de leurs premières rencontres que leur mariage et leur installation se feraient à Millau et encore moins que la guerre serait l'une des premières étapes de leur vie commune. Avec ses études supérieures, Jean échappait peu à peu à l'emprise familiale et au destin que ses parents lui avaient préparé. La crise des années trente précipita cette inclination en l'éloignant de la perspective de devenir banquier à Valence pour succéder à son grand-père et son oncle Giraud. Son mariage et son changement d'orientation professionnelle firent le reste et suscitérent chez lui une certaine distance voire une « impertinence » à l'égard de ses parents, alors que naissait une grande admiration pour ses beaux-parents.

L'installation à Millau et la pratique d'un nouveau métier s'accompagnèrent d'une période d'adaptation au pragmatisme de l'industrie des cuirs et peaux et à la technique pour lesquelles son parcours scolaire et universitaire l'avaient assez peu préparé. Sur la lancée de sa vie étudiante, il s'engagea à cette époque dans des activités extra-professionnelles en direction des jeunes gens tout en ayant un rôle actif avec son épouse au sein de la paroisse protestante.

La naissance à Millau en quatre ans et demi de trois enfants et la campagne de 39-40 laissa peu de temps à Jean et Jeanne Carrière pour mener d'autres activités. Les séparations imposées par la guerre les conduisirent à les compenser par un abondant courrier, qui éclaire dans le détail les aléas de la vie familiale et de la vie militaire. À elles seules, ces lettres sont le reflet de cette époque et du regard que de nombreux Français portèrent sur elle et pourraient donner lieu, pour partie d'entre elles, à une monographie riche d'enseignements.

Dans le chapitre 4, **Les familles Merle et Carrière s'unissent**, le lecteur a la possibilité de percevoir ce que furent les conditions du mariage de Jean et de Jeanne, la vie de leur jeune ménage à la veille de la Seconde Guerre mondiale, le poids de « la drôle de guerre » suivie des premiers mois de l'armistice.

Les motivations d'Alfred Merle et de Jean Carrière.

Lors d'une conférence prononcée en mars 1998, Alfred Maury signale que « Antoinette Ponsoye, fille d'Alfred Merle, aidée par son frère Bernard, apporte apparemment une nette contradiction à la thèse de l'engagement spirituel d'Alfred Merle, ne retenant que le pur patriotisme : 'Nous pensons tous les deux que la foi protestante de notre père n'est entrée en rien dans son engagement dans la Résistance. Ce n'est pas non plus l'horreur de l'idéologie nazie qui a pu le guider, ni un désir farouche de lutter contre la subversion totalitaire de l'époque. Il était animé par un patriotisme peut-être hors du commun' ». ¹¹

On peut en effet comprendre qu'Alfred et Yvonne, comme leurs contemporains, avaient suffisamment connu l'humiliation et les conséquences de la domination de la Prusse lors de la guerre de 1870 et le prix payé au cours de la guerre 14-18 pour s'être laissés guider seulement par la foi religieuse. C'est ainsi que leur détermination ne s'accommodait pas des positions que défendaient leurs proches en matière de pacifisme et de désarmement, qu'elles qu'aient été les justifications bibliques qui pouvaient leur être opposées.

Par contre, Jean n'avait cessé de revenir au message évangélique non pour justifier ses positions mais plutôt pour l'appeler à son

¹¹ Alfred Maury, *Motivations et origines résistantes d'Alfred Merle et Charles Dutheil*, Communication de la Société d'études millavoises à l'Université populaire du Sud-Rouergue, 5 mars 1998.

secours et y chercher des réponses. En outre, sa connaissance plus sociologique et familiale de l'Allemagne a probablement influé sur sa perception des événements, l'amenant notamment à étudier et diffuser les positions de l'Église allemande et de ses leaders anti-nazis comme le théologien Karl Barth¹² et le pasteur Martin Niemöller¹³.

Il convient de souligner que les motivations d'Alfred et de Jean étaient étroitement reliées à leurs engagements quotidiens professionnels, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'entreprise. À ce propos, il est évident qu'ils n'auraient certainement pas pu faire tout ce qu'ils ont fait pendant la Résistance sans l'appui de Jean Buscarlet, qui présidait aux destinées de l'entreprise et d'une grande partie du personnel eux-mêmes engagés ou non dans la Résistance. Les apports des uns et des autres, faits de contributions discrètes mais très concrètes aux actions menées, n'ont peut-être pas toujours été mis en valeur après la guerre.

Dans le chapitre 5, **Des résistants de la première heure**, les lecteurs pourront prendre connaissance des conditions dans lesquelles Alfred et Jean se sont engagés dans la Résistance, l'un à partir de son rôle d'employeur et d'une vision anticipative, l'autre de manière plus raisonnée et notamment avec la mise en place de la Maison des Jeunes. Les poursuites pour menées subversives dont ils seront l'un et l'autre l'objet fin 1942 hâteront leur implication dans le réseau Combat d'une part et dans l'appui qu'ils donneront au Comité Général d'Études créé sous l'égide de Jean Moulin¹⁴ pour préparer les conditions économiques et sociales de l'après-guerre en France.

Témoin de l'arrestation d'Alfred Merle.

Ce 6 février 1944 ne pouvait rester le seul souvenir d'un enfant de huit ans, le dernier de sa famille à dire adieu, sans le savoir, à son grand-père. Depuis cette date, je n'ai donc eu de cesse de trouver des réponses et c'est pourquoi le chapitre 6, **L'arrestation et l'assassinat d'Alfred Merle** est le cœur de cet ouvrage. Il vise à conduire le lecteur vers une meilleure compréhension des résistants qui, à l'image d'Alfred et de son gendre, se sont engagés au prix de leur vie ou d'ébranlements personnels et familiaux aux conséquences multiples.

¹² Karl Barth (1886-1968), théologien suisse, principal auteur en 1934 de la déclaration de Barnem, texte fondamental d'opposition chrétienne à l'idéologie nazie.

¹³ Martin Niemöller (1892-1984), pasteur, théologien allemand et créateur de l'Église confessante. Arrêté en 1937 et mis en camps de concentration jusqu'à 1945.

¹⁴ Jean Moulin (1899-1943).

Les audaces incomprises de Jean Carrière.

L'errance de Jean, dans les mois qui suivent l'arrestation d'Alfred, met la famille à rude épreuve. Avec les siens, le 6 février 1944 en fin de matinée, il sait qu'il vient d'échapper à une arrestation programmée : une heure ou deux plus tard, il tombait dans les griffes des agents de la Gestapo. S'ils peuvent compter sur de nombreux amis et complices, à Millau et dans ses environs, il faut se protéger d'un système policier allemand et français, installé dans l'environnement immédiat, se manifestant à tout instant sous des formes parfois inattendues et imprévues, à la suite d'une dénonciation ou d'une « imprudence ». Dans ces conditions, on comprend qu'au moins à deux reprises, en février et en avril 1944, Jeanne et Yvonne, sa belle-mère, aient fortement insisté pour qu'il ne se laisse pas aller à ses impulsions, aussi respectables qu'elles soient. Elles ne veulent pas, pour lui, pour sa famille et ses amis, le voir prendre trop de risques en reprenant clandestinement en Aveyron une responsabilité au sein du réseau Combat et du Mouvement Unifié de la Résistance (MUR). Elles sont heureusement soutenues sans le savoir par les supérieurs du réseau, qui surent convaincre Jean de rejoindre d'abord la région parisienne pour se faire un peu oublier avant d'aller vers le maquis.

Retrouvant le petit groupe des maquisards de la forêt de l'Enguilhens sur le plateau de l'Aubrac, Jean retrouve aussi son rôle d'officier de la campagne 39-40. Son sens de l'organisation et son esprit de camaraderie l'avaient ensuite attiré vers des activités tournées vers la jeunesse. Au maquis comme au temps de la campagne 39-40, il prend des initiatives souvent courageuses, tant lors des combats de Chaudes-Aigues qu'à la libération de Millau, ou dans la traque des Allemands. Ce faisant, il n'est pas toujours compris par ses supérieurs et se voit rappelé à l'ordre. C'est pourquoi au chapitre 7, **Dans l'attente de la Libération**, le lecteur est invité à suivre Jean dans la clandestinité d'abord dans la région parisienne puis dans le maquis d'Aubrac, auquel il donnera le nom de Roland, son pseudonyme du moment. À ce titre, il conduira son maquis dans les combats qui ont lieu en juin 1944 dans le réduit de la Truyère et en août, il participera à la libération de Millau puis traquera jusqu'à Montpellier l'armée allemande.

Jean et Jeanne Carrière au-delà de la Résistance.

La reprise de la vie civile n'est pas de tout repos. Dans l'hiver 1944-45, Jean a divers problèmes de santé. La famille s'agrandit avec la naissance de Lénio le 15 février 1946 et d'Yves le 6 juillet 1953. Les Carrière s'installent définitivement dans la maison des grands-parents lors de la maladie d'Yvonne.

Après la libération, Jean porte conjointement à son activité professionnelle diverses responsabilités au sein du Conseil départemental de la Résistance, puis en tant qu'élu RPF au conseil municipal de Millau. Il sera représentant des employeurs auprès de la Sécurité Sociale et des Allocations Familiales mais aussi à l'Office HLM.

Il faut d'abord trouver un nouvel équilibre dans la direction de l'entreprise Buscarlet, suite à la disparition d'Alfred. La pénurie des matières premières, la recherche de marchés et les nouvelles données économiques et sociales tant sur le plan intérieur que sur le plan international, touchent de plein fouet l'industrie gantière. Jean Buscarlet disparaît en 1949, deux ans après la célébration du centenaire de l'entreprise¹⁵. L'après-guerre est difficile. Malgré leurs efforts et ceux de leurs collaborateurs, les responsables de l'usine millavoise ne peuvent surmonter les difficultés de l'époque. Jean finit par en tirer les conséquences et démissionne en décembre 1958. Il entre le 1^{er} mars 1959, comme cadre, dans la Mégisserie Marcel Alric et y reste jusqu'à sa retraite en 1978.

Jean prend alors des responsabilités, notamment à la Croix Rouge Française et dans l'Association des Donneurs de Voix, tout en étant avec son épouse très actif au sein des instances protestantes locales et régionales. Jeanne, elle, s'investit dans l'action sociale. Tous deux aiment voyager, rencontrer et recevoir parents, amis, auxquels ils consacrent du temps, de l'affection et de la fidélité. Ils sont ensemble, comme pendant toute leur vie, en recherche spirituelle et au service de leur prochain. Jean et Jeanne eurent six enfants et dix petits-enfants. Jeanne meurt le 8 février 1993 à l'âge de 79 ans et Jean, après une longue maladie, le 5 mai 1999 à l'âge de 86 ans.

Dans le chapitre 8, **La vie et le souvenir dans la paix retrouvée**, le lecteur trouvera des rappels à la mémoire mais aussi quelques analyses inattendues qui montrent à quel point le sacrifice d'Alfred Merle et de plusieurs de ses compagnons de la résistance à été profondément ressenti.

¹⁵ Le centenaire de la SAGB, *Le Journal de Millau*, 4 octobre 1947.

Quand la justice ne peut aller au bout de sa mission.

Depuis ce dimanche de 1944 où j'ai vu mon grand-père disparaître encadré par les agents de la Gestapo, je n'ai eu de cesse toute ma vie de comprendre et d'expliquer ce qui s'est passé. J'ai interrogé les événements à l'origine de ce drame et de ceux que connurent à cette époque tant de résistants et d'innocentes victimes de cette guerre sur les champs de bataille, dans les prisons et les camps de concentration. Pour tenter de mettre un terme à ma recherche, je voulais encore savoir l'incompréhensible : les circonstances exactes de l'assassinat de mon grand-père, les motivations et le devenir de ses bourreaux. Dans le chapitre 9, **Quand la justice passe...**, le lecteur trouvera le résumé du « procès de la Gestapo de Rodez » qui n'a en réalité concerné que deux inculpés et n'apporte pas toutes les réponses que l'on était en droit d'espérer.